

# *Cahiers d'études hongroises*

*2007/2008*

TEMPS, ESPACES, LANGAGES  
LA HONGRIE A LA CROISEE DES DISCIPLINES

**TOME II**

Paris : 7-9 décembre 2006

Actes du Colloque

Organisé pour le 21<sup>e</sup> anniversaire du  
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

*CIEH – Université Paris3-Sorbonne Nouvelle*

*Institut Hongrois de Paris*

*Institut Balassi de Budapest*

14

**L'Harmattan**

***Cahiers***

***d'Études***

***Hongroises***

**Temps, Espaces, Langages  
La Hongrie à la croisée des disciplines**

**Tome II**

**Paris : 7-9 décembre 2006**

**Actes du Colloque  
organisé pour le 21<sup>ème</sup> anniversaire du  
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises**

**L'Harmattan**

*Cahiers d'Études Hongroises*  
14-2/2007-2008

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises  
de l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle  
l'Institut Hongrois de Paris  
et l'Institut Balassi de Budapest

DIRECTION  
Patrick Renaud

COMITÉ SCIENTIFIQUE DU COLLOQUE

Martine Azuelos (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), András Blahó (Université Corvinus), Bertrand Boiron (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), Bernard Bosredon (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), Christiane Brabenec (DREIC-MENESR), Mihály Csákó (ELTE), Sándor Csernus (Institut Hongrois de Paris), Catherine Garnier (INALCO), Marie-Josèphe Gouesse (Université Paris VII), György Granasztói (ELTE), Catherine Horel (CNRS), Judit Karafiáth (ELTE), Ilona Kassai (Université de Pécs), Ferenc Kiefer (MTA), Béla Köpeczi (Ancien Ministre de l'Éducation Nationale hongroise), Christian Lequesne (CEFRES), Judit Maár (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), Marie-Claude Maurel (EHESS), Stéphane Michaud (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), István Monok (Bibliothèque Nationale Széchényi de Hongrie), Jean-Luc Moreau (INALCO), Jolán Orbán (Université de Pécs), Jean Perrot (ADEFO), Patrick Renaud (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), Gerald Stieg (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), János Szávai (Université de la Sorbonne-Paris 4, ELTE)

RÉDACTION  
*Rédacteur en chef*  
Judit Maár

*Comité de lecture*

Jean Bessière, András Blahó, Bertrand Boiron, Mihály Csákó, Marie-Élisabeth Ducreux, Marie-Josèphe Gouesse, Miklós Hadas, Catherine Horel, Ilona Kassai, Judit Maár, Marie-Claude Maurel, Stéphane Michaud, István Monok, Jolán Orbán, Jean Perrot, Patrick Renaud, Gerald Stieg, János Szávai, Étienne Vari

*Secrétariat*  
Martine Mathieu

ADRESSE DE LA RÉDACTION  
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises  
1, rue Censier  
75005 Paris  
Tél. : 01 45 87 41 83  
Fax : 01 45 87 48 83

## **Atelier de clôture avec la participation de**

István Monok, Bibliothèque Nationale Széchényi de Hongrie  
Françoise Allaire, Association France-Pologne pour l'Europe  
Andrea Seidler, Université de Vienne  
Holger Fischer, Université de Hambourg  
Gyöngyvér Völgyes, Ministère hongrois des Affaires Étrangères  
Tõnu Seilenthal, Université de Tartu

### **István Monok**

Mesdames et Messieurs, en tant qu'organisateur de cet atelier de clôture, je pense qu'il peut être utile de discuter de la situation des études hongroises en Europe. On pourrait peut-être avoir quelques idées pour le futur, puisque, comme nous le savons tous, le rôle et la situation des études hongroises ont vastement changés ces dernières quinze années. L'entrée de la Hongrie dans l'Union européenne entraîne la nécessité de repenser notre domaine surtout en ce qui concerne les contacts bilatéraux. Que veut-on, que peut-on faire pour ce domaine là ? Merci d'être venus et merci aux conférenciers.

Premièrement je donne la parole à Mme Françoise Allaire qui est le Président de l'Association France-Pologne et Vice-Présidente de l'Association franco-hongroise, ancien Conseiller Culturel de France en Hongrie. Je suppose que beaucoup de gens dans la salle la connaissent. Puisque Patrick Renaud me dit que les langues officielles de notre rencontre sont le français, l'anglais et le hongrois, permettez-moi de dire quelque chose en hongrois puisque parmi les intervenants il y aura quelqu'un qui voudra vous parler en hongrois.

### **Françoise Allaire**

M. le Président, Mesdames, Messieurs, chers amis, comme le savent ceux d'entre vous qui me connaissent, je n'appartiens pas à la communauté universitaire et je suis d'autant plus sensible de l'honneur qui m'a été fait quand les organisateurs de ce colloque qui m'ont demandé d'intervenir aujourd'hui. Je les remercie ainsi que l'Institut hongrois de Paris, qui est, je voudrais le souligner au passage, l'un des instituts culturels de Paris le mieux intégré à la vie artistique et intellectuelle française, grâce au talent, au travail et à la sensibilité de ces directeurs successifs. Si la Hongrie a toujours été pour moi la patrie de poètes, de savants, d'inventeurs, de compositeurs, de chefs d'orchestre qui étaient universellement reconnus, c'est en novembre 56 que j'ai vraiment rencontré la Hongrie à Paris pour la première fois. J'avais alors des responsabilités associatives importantes à la Cité Universitaire de Paris dont j'étais la Vice-Présidente et c'est à ce moment, en novembre 56, qu'arrivèrent les premiers étudiants hongrois qui fuyaient la répression qui avait suivi la révolution du 23 octobre. Ces journées dont on a longuement parlé, ont été les premières journées qui ont ébranlé de l'intérieur le Pacte de Varsovie. Ces



journées qui ont donné lieu à d'importants échanges intellectuels, à des manifestations culturelles aussi à Paris tout au long du mois d'octobre et du mois de novembre dernier. Ces jeunes exilés ont souvent fait souche en France, certains d'entre eux parmi ceux qui se sont illustrés dans les milieux intellectuels, politiques ou économiques français, sont devenus des passeurs, des médiateurs entre les deux sociétés. Leurs enfants lorsqu'ils n'avaient pas conservé la langue de leurs parents l'ont souvent apprise plus tardivement et se sont mis à voyager vers la Hongrie à partir des années 90. J'ai moi-même reçu beaucoup de jeunes français en Hongrie qui avaient appris le hongrois parce qu'une grande partie de leurs familles s'y trouvaient toujours et qu'ils y venaient régulièrement en visite.

Après ce premier contact avec la Hongrie en France, dans des circonstances exceptionnelles et dramatiques qui rendent sans doute la perception de l'autre plus aiguë, j'ai eu le privilège de passer 4 ans en Hongrie, à partir de 1992, pour y conduire la coopération culturelle universitaire, scientifique et technique que menait la France avec la Hongrie. C'était une période tout à fait passionnante parce que c'était juste après, peu de temps en tout cas après la chute du mur de Berlin, et la Hongrie comme ses voisins polonais, tchèques, slovaques, slovènes, retrouvaient en fait une Europe dont elle avait toujours été partie intégrante mais une Europe qui avait été privée de ces pays et par une séparation tout à fait arbitraire pendant 50 ans. Depuis, l'Europe a enfin été réunifiée, le 1er mai 2004, et c'est tous ensemble dorénavant, à égalité, il n'y a plus de nouveaux membres, d'anciens membres des pays fondateurs, toutes ces nuances se dissipent rapidement, au fil du temps.

Si l'Europe veut être un espace de paix et de compréhension mutuelle, un espace de prospérité économique et aussi de justice sociale, sa spécificité est avant tout sa diversité culturelle. Nous avons tous, pays de 60 millions d'habitants, pays de 10 millions, pays de 3 millions, pays d'un million, les mêmes responsabilités à l'égard de la construction européenne. Cette Europe que nous construisons, en fait nous la construisons par la concurrence qui stimule, par la coopération qui renforce et par la solidarité qui unit.

Cette spécificité culturelle de l'Europe réside justement dans sa diversité, la diversité de ses langues, de ses religions, de ses philosophies, de ses modes de vie. Cette diversité est une richesse commune qu'on ne saurait sous-estimer face au risque d'uniformisation qui est lié à la mondialisation. Il nous appartient donc tous ensemble d'encourager cette diversité, de défendre et d'illustrer notre patrimoine commun, de stimuler et de promouvoir la création dans tous les domaines.

Le bilan qui a été présenté au cours de ces journées, de 20 années de travaux du Centre Interuniversitaire d'Études hongroises, est tout à fait éloquent, tout à fait impressionnant et encore n'est-il pas exhaustif de tous les travaux menés en commun entre Hongrois et Français. Je pense notamment à ces travaux qui concernent les deux pays mais qui concernent toute l'Europe en archéologie par exemple, les recherches menées sur les civilisations celtes par exemple. Donc, je pense que le nouvel élan que vous souhaitez à travers ce colloque de donner aux études hongroises en général, en France et en Europe, je pense que ce nouvel élan est indispensable et je pense que la responsabilité des Hongrois à cet égard est engagée au niveau de leur talent qui est immense. Peu importe en effet, je le disais tout à l'heure, les chiffres, la démographie, la puissance économique, la puissance militaire, tout cela ne caractérise pas l'Europe. Nous sommes un tout petit continent,

450 millions d'habitants, comparé à des milliards d'humains qui vivent sur cette planète, nous n'avons pas la puissance militaire, nous n'avons malheureusement toujours pas de politique réellement commune, nous l'aurons peut-être un jour. Nous construisons peut-être un jour l'Europe politique, elle est à construire pour l'instant. Nous n'avons même pas le monopole de l'invention des hautes technologies, nous voyons à grands pas des pays, des continents entiers émergents qui demain nous auront non seulement rattrapés mais dépassés dans le domaine de la science, des hautes technologies, je parle évidemment de la Chine, de l'Inde, du Brésil. Donc, notre seule richesse actuelle, la seule que nous ayons vraiment le devoir de promouvoir et de stimuler, c'est précisément notre diversité culturelle qui est une des valeurs fondamentales sur laquelle a été fondée l'Europe. Et c'est pourquoi les études hongroises sont extrêmement importantes, il est très important de poursuivre dans ce domaine. Je disais tout à l'heure que la Hongrie a montré, dans certains domaines, combien un pays qui compte 10 millions d'habitants, 15 millions de magyarophones par ailleurs, combien un pays peut s'imposer à l'ensemble du monde dans certains domaines. Je me réfère en particulier à la musique. La Hongrie comptait il y a quelques mois encore trois compositeurs universellement reconnus et qui participaient pleinement à toute la démarche de la musique contemporaine. Donc, c'est résolument dans cette voie qu'il faut orienter, il faut absolument cultiver ses domaines d'excellence, je pense, et ils sont nombreux dans la communauté scientifique, littéraire et intellectuelle hongroise. Il faut s'efforcer évidemment de regarder vers l'avenir et notre avenir commun qui est cette construction de l'Europe. Merci.

### **Holger Fischer**

Mesdames, messieurs, chers collègues, chers amis, J'ai la tâche d'effectuer un bref compte-rendu de la situation des études hongroises en Allemagne : sont-elles encore vivantes ou déjà mortes ? Nous avons de jeunes médecins parmi nous, alors ils pourront nous aider à éclaircir cette question. La situation en Allemagne est un bon exemple de la situation dans d'autres pays européens. Les résultats décevants de toutes ces discussions après vingt ans sont intenses, critiques, mais sans conséquences. Aussi bien les représentants des études hongroises dans les universités européennes que les personnes responsables dans les institutions hongroises, ont échoué à tirer les conclusions évidentes des discussions continues et de créer les structures appropriées, nécessaires pour protéger institutionnellement la continuité et de créer de futures possibilités de développement. Ceci semble très pessimiste, n'est-ce pas ?

Le processus de Bologne est bien la nouvelle menace et en même temps la grande chance des études hongroises. Il poursuit le but global raisonnable d'établir d'ici 2010 une zone européenne de l'enseignement supérieur avec une structure homogène caractérisée par deux ou trois cycles. Et en même temps, ce processus est irréversible, on ne peut pas le changer. Dans mon intervention, je voudrais aborder trois questions. D'abord, quels sont les problèmes fondamentaux soulevés par l'adaptation du système baccalauréat-master, en prenant les expériences de l'Allemagne comme exemple. Quels sont les principales conditions-cadre offertes

par les politiques ? La deuxième question serait : comment les problèmes ainsi posés concernent-ils la situation spécifique des études hongroises ? En troisième lieu : quelles coopérations au niveau local, national et international sont susceptibles de fournir des solutions au dilemme, aux problèmes et des conditions données ?

I - Commençons donc avec la première question, les dispositions et problèmes généraux. Les politiques ont prescrit en Allemagne comme conditions indispensables que les précédents niveaux, maquettes et diplômes soient changés en système licence-mastère avant 2010. Le système d'étude à deux cycles à une longueur totale de dix semestres ou de cinq ans. La plupart des universités, comme la mienne aussi, ont arbitré en faveur du système de trois et deux ans. L'examen de sélection qui existait précédemment en Allemagne en toute fin d'études a été remplacé par un examen continu. Ce n'est peut-être pas nouveau ici en France, ni en Hongrie, mais en Allemagne, c'est le cas. À la place des classes maintenant incohérentes de notre cursus de nouveaux modules seront créés où les classes seront reliées thématiquement l'une à l'autre. Puisque la période d'étude standard dans le vieux système était habituellement de huit à neuf semestres sans période d'examen - mais en réalité durait jusqu'à douze semestres, parfois même davantage - la période totale d'étude est maintenant plus longue qu'avant d'un ou de deux semestres, ce qui signifie que ces semestres supplémentaires doivent trouver un contenu, ce qui requiert une capacité supérieure d'enseignement dans ce qu'on appelle les "petites disciplines" ou "disciplines exotiques", auxquelles appartiennent évidemment les études hongroises, qui ne peuvent dès lors plus être couvertes. Les politiques prescrivent comme une autre condition-cadre que tous les étudiants sortent de l'université avec une licence, et seulement une petite partie peut prétendre à un programme de master. En pratique, ces cours, dont les matières tentent de condenser le contenu de huit ou neuf semestres d'avant en six mois au niveau de la licence, entraînent des dépassements et, dans certains cas, l'impossibilité d'enseigner le sujet dans le temps imparti. De même, le règlement consistant à organiser le cursus de telle façon à accorder trente points en un semestre, ce qui signifie globalement vingt heures par classe et par semaine, aboutit, en particulier dans les sciences humaines, à une forte condensation. Les critiques diraient : maintenir le caractère scolaire des cursus et, de même, une plus grande capacité d'enseignement. Puisqu'un enseignement doit être achevé en six semestres, les cours du cursus doivent être suivis avec soin et très régulièrement. Cette exigence est mise en relief par l'introduction de taxes scolaires que les étudiants auront à payer à l'avenir, à partir du prochain semestre. Il y aura donc une petite révolution au sein de l'université, comme vous pouvez l'imaginer. Ce sera aussi un problème, spécialement pour les petites matières, car les étudiants nous demanderont : « s'il vous plaît, donnez-nous la sécurité que nous pourrions l'étudier en six semestres. Et si cela prend sept semestres, rendez-nous l'argent. » C'est un problème, disons, pratique.

L'impact le plus important sur le cursus vient peut-être des conditions-cadre que pour la licence comme pour le master on doit définir des objectifs pédagogiques et de niveau de qualification. Cela signifie un grand dilemme pour les études hongroises. Si nous sommes honnêtes, comme on peut l'espérer, du moins comme on devrait, nous devons avouer que nous ne savons pas réellement quels sont les buts pédagogiques et de niveau de qualification. Que peut-on faire avec un diplôme

d'études hongroises ? Voilà la question. Pour chaque module dans le cursus et pour chacun des cours, on doit prouver quelle est la contribution à la réalisation des buts pédagogiques et du niveau de qualification. C'est précisément la prise en compte de cet aspect qui est l'objet de l'"accréditation" par la commission d'experts. Les expériences passées au sein de notre université montrent que les commissions d'accréditation reconnaissent très précisément les points faibles et les insuffisances, et qu'elles exigent fermement une correspondance entre les buts pédagogiques et les contenus des études.

II - Alors quels sont les problèmes spécifiques et les conditions-cadre des études hongroises ? Dans de précédents articles et conférences j'ai essayé de présenter les conditions-cadres des études hongroises. Depuis l'adaptation du système licence-master, certains des facteurs qui affectent les contenus et les tâches des études hongroises ont été beaucoup plus forts et plus problématiques qu'on l'avait suggéré, il y a quelques années. Par exemple les facteurs des politiques et de l'environnement social. Avec la décision d'introduire le système LM dans certaines conditions-cadre, les politiques sont intervenus dans une mesure probablement inconsciente dans les conditions existantes et les contenus des études hongroises. Tous les facteurs sont déterminants pour les structures universitaires. Chaque pays, chaque université crée pour le système LM récemment introduit de nouvelles structures qui comportent de nouveaux traits de rigidité plus forte et de moindre flexibilité et en même temps de plus importantes différences en comparaison avec les temps précédents. Le fait des résultats individuels, la question cruciale est celle des résultats individuels dans la matière, qui sont plus urgents dans le système LM. En Allemagne du moins, toutes les institutions ne disposent pas des ressources en personnel pour offrir en même temps des cours de hongrois en licence et en master, ou encore pour offrir simultanément des études finno-ougriennes, hongroises et finnoises. En outre, l'exigence qui subsiste de la part des commissions d'accréditation pour que chaque matière soit représentée par au moins deux professeurs, ne peut pas être remplie. En préparant mon intervention, je discutais avec Andrea Seidler et nous avons constaté que pour maintenir une matière aux niveaux de la licence et du master, on a besoin d'au moins cinq personnes. Ainsi, on peut observer au sein des universités allemandes la tendance générale selon laquelle les ainsi dits "petits sujets" tombent victimes des coupures budgétaires. Le but pédagogique des études a toujours été le dilemme des études hongroises, l'enseignement et ses buts de qualification avec ses contenus des cours d'un côté, et la carrière professionnelle du diplômé divergeaient dans une grande mesure. Le cours avait pour visée de former une nouvelle génération d'universitaires, mais seule une petite partie travaillerait plus tard comme chercheurs, peut-être 5 à 8%, pas plus. Et la plupart d'entre eux, après trois ou cinq ans à l'université, changent pour un emploi hors du système universitaire. Je pourrais vous en montrer des statistiques, peut-être dans la version publiée. La plupart de nos diplômés travaillent dans les domaines économique, touristique, des organisations internationales, des institutions, certains n'ont pas d'emploi, certains s'occupent bien entendu de traductions.

Mais le système LM nous oblige maintenant de définir clairement les buts de l'enseignement et d'harmoniser les contenus des cursus. À la définition des buts



pédagogiques appartient l'affirmation des chances qu'offre le marché du travail : la discussion a commencé seulement maintenant et prendra encore beaucoup de temps. Un de ses aspects importants réside dans le choix de créer soit un cursus de licence et de dispenser du master, soit d'établir un master et de dispenser de la licence. Les deux sont des alternatives difficiles et rendent incertaine la façon dont, fondamentalement, nous nous considérons nous-mêmes. Et c'est le pire des cas, celui où nous ne savons pas quoi faire. L'intérêt et la motivation des étudiants et l'intérêt pour la recherche qui influence les études hongroises, ces deux faits jouent aujourd'hui un rôle subordonné. Au mieux avec l'intérêt pour la recherche un autre facteur-cadre devient évident. Tandis que les études hongroises sont institutionnellement prises dans la philologie, comme il se doit, elles se légitiment et en tirent leur contenu, l'intérêt des études hongroises, de ses thèmes de recherche, se trouvent au-delà de la philologie et dominant ; ceci est prouvé statistiquement depuis longtemps, et cela signifie, avec un léger pessimisme, que la recherche en études hongroises se passe en dehors des études hongroises. Cela ressemble un peu à une plaisanterie, mais c'est vrai. Par exemple, j'ai fait un assemblage des publications sur le sujet dans les vingt dernières années et plus de 25% sont de l'histoire, environ 17% sont des sciences politiques, 18% de l'économie et seulement 6,5% de l'ensemble des monographies relèvent de la linguistique et de la littérature.

III - Voyons maintenant la coopération locale, nationale et internationale. Alors que le résultat de tout ce qui précède est qu'il n'y a aucune institution scientifique d'études hongroises en Allemagne, et je pense que c'est en gros la même chose dans les autres universités de l'Europe du Nord, de l'ouest et du sud, capables d'offrir un cursus de licence et de master d'études hongroises, la question se pose de la sortie du dilemme. Si nous ne voulons pas la fin totale des études hongroises ou leur réduction à un sujet mineur, la solution réside dans une forme de coopération avec d'autres institutions. Mais vous savez tous, et ici à Paris surtout, que les coopérations sont difficiles, particulièrement dans les sciences humaines, notamment dans les études finno-ougriennes, qui sont très particulières d'après mon expérience. Il y a certes quelques exceptions, par exemple la coopération Erasmus coordonnée par moi et dont le CIEH est partenaire ou le Programme CEEPUS organisé par nos collègues, spécialement par Andrea Seidler de Vienne. Donc il y a des formes de coopération internationale, mais je crois qu'elles sont insuffisantes.

La coopération dans le champ des études hongroises doit remplir quelques conditions préalables. D'abord, il doit y avoir un but pédagogique et de qualification clairement défini et une entente entre les institutions coopérantes à ce sujet. Ensuite, elles doivent s'entendre sur l'essentiel du contenu du cursus. Troisièmement, chacune des institutions coopérantes doivent être prêtes à placer différents éléments du cursus à la disposition des partenaires de la coopération que ces derniers ne peuvent pas offrir pour des raisons quantitatives ou qualitatives. Quatrièmement, les institutions coopérantes doivent être prêtes à travailler ensemble sous différentes formes - par exemple, échange d'étudiants, de conférenciers, enseignement à distance. Cinquièmement, les résultats obtenus par les étudiants auprès des partenaires de la coopération doivent être acceptés sans réserve par les universités d'origine. Enfin, les partenaires de la coopération doivent placer l'offre de façon fiable et régulière à la disposition des autres. Évidemment, les coopérations, elles-

mêmes, peuvent se situer à divers niveaux, aussi bien national qu'international. Chaque institution doit décider, sur la base des conditions-cadres locales quel est (ou quels sont) le(s) niveau(x) le(s) plus intéressant. Je pense que la coopération de plusieurs institutions, sur le plan international semble être nécessaire et possible, si ces institutions sont préparées à prendre en charge une certaine partie de l'enseignement pour lequel elles présentent des compétences particulières. Cela peut se passer de la façon que j'ai déjà mentionnée - échanges de conférenciers, mobilité étudiante et enseignement à distance. Un problème à part est l'enseignement de la langue, pour lequel la capacité du personnel dans la plupart des institutions d'enseignement n'est pas adéquate. Dans ce domaine, nous devons compter sur des partenaires de la coopération de Hongrie qui acceptent de prendre en charge l'enseignement de la langue sous forme de cours intensifs, cours d'été, cours pendant les vacances ou même semestres linguistiques.

Une des formes les plus intéressantes de la coopération serait le développement d'un cours avec co-diplômation dans lequel chacun des partenaires de la coopération prendrait en charge des parties délimitées de l'enseignement. Ce type d'activités a été initié par l'Institut Balassi Bálint en 2003, suivi par notre collègue Pál Deréky à Vienne, et j'ai moi-même fait un peu de "propagande" cet été à Debrecen au Congrès d'hungarologie, malheureusement sans résultat. Ainsi que vous le savez tous, il n'y a pratiquement aucune université, à l'exception peut-être de Vienne, pour offrir seule un cursus de licence et de maîtrise en études hongroises. Mais chaque université a ses points forts thématiques et tend à organiser les modules de façon propre. L'attraction de tout cela réside dans l'aire européenne d'enseignement supérieur avec des structures d'enseignement homogènes. Chaque étudiant peut aller là où il ou elle trouve la meilleure offre pour son sujet d'intérêt. Il n'y a plus aucun problème ou du moins il ne devrait plus y en avoir, avec l'acceptation des résultats dans l'université d'origine. Il y a donc une possibilité pour que chaque université, de façon thématique, spécialisée, dans une sorte de division du travail, prenne sa part à l'ensemble de l'enseignement. Enfin et surtout, cela offre exactement la même chance aux universités hongroises de gagner des étudiants étrangers en études hongroises avec des offres attractives dans les modules mentionnés.

Si nous n'attrapons pas cette chance au passage, les choses se présentent mal pour le patient "études hongroises". Pour reprendre l'image du titre de ma présentation, la plupart des collègues en Allemagne et ailleurs pensent que le patient "études hongroises" a simplement un rhume, qui peut être guéri avec des remèdes de bonne femme. Mais en réalité, le patient doit recevoir des soins médicaux dans une unité de soins intensifs le plus vite possible. Je vous remercie.

**Andréa Seidler**

Mesdames et Messieurs, chers collègues, je suis très heureuse d'avoir l'occasion de m'exprimer ici aujourd'hui sur un sujet qui semble très important. Durant les brèves discussions de couloir, j'ai découvert que beaucoup d'entre nous, bien des collègues de diverses matières liées à l'hungarologie au sens classique, ne

connaissent parfois même pas les instituts hongrois en Europe et ne savent pas qu'il en existe un solide réseau qui fait du bon travail. J'ai l'intention de vous entretenir de ce que István Monok appelait la "solution du dilemme" et je vous présente certains cursus que nous avons mis en place à Vienne avec sept autres institutions européennes. Je mentionne cette réalisation très brièvement à la fin de mon intervention, puisque je pense devoir d'abord réagir aux propos de Holger Fischer, pris comme un "key note speech". Je vous présente brièvement notre institut de Vienne, puisque Holger Fischer l'a présenté comme une des institutions en hungarologie les plus solides en Europe. Beaucoup d'entre vous le savent pour avoir enseigné chez nous ou travaillé et coopéré avec nous, nous avons une assez longue tradition, de plus de trente ans. Quand l'institut a été fondé, vous vous en souvenez, nous avons commencé très strictement comme un institut d'études finno-ougriennes. Puis, avec le temps, nous avons développé une approche littéraire très forte. D'un côté, nous enseignons toujours la linguistique finno-ougrienne, mais aussi la littérature hongroise, les sciences humaines hongroises et, récemment, la linguistique finnoise - depuis quatre ans nous avons une licence. Nous avons bien entendu aussi en Autriche, en tant que pays voisin de la Hongrie et où le hongrois est enseigné dans les écoles primaires du Burgenland, un cursus pour ceux qui veulent devenir professeurs. Beaucoup disent que ce dernier point est notre point fort, puisque pour des raisons politiques, on ne peut pas nous éliminer... Les droits des minorités font qu'ils peuvent recevoir un enseignement dans cette langue, mais je ne pense pas que ce soit la seule raison pour laquelle nous sommes forts... Dans notre institut, le système de la licence fonctionne depuis quatre ans, nous avons une licence d'études hongroises, une en études finnoises, et ensuite les étudiants peuvent choisir entre master d'études finno-ougriennes et un master de littérature hongroise, puis ils peuvent bien entendu s'inscrire à une école doctorale pendant deux ans, même si, bien entendu, cela prend en réalité plus de temps.

Je pense que notre institut est le seul à avoir déjà acquis une expérience; peut-être c'est aussi le cas de la Finlande, mais je pense que nos collègues de Jyväskylä n'ont pas cette licence initiale. Au début, nous étions très soucieux et nous avions la même conscience que Holger Fischer vient d'évoquer : nous pensions qu'il serait difficile d'enseigner à des étudiants qui n'avaient aucune maîtrise du hongrois, aucune idée de la Hongrie, malgré sa proximité, de sa littérature, de son histoire, de sa culture historique: ces aspects ne sont pas enseignés à l'école, bien que la Hongrie soit un pays voisin. Nous pensions qu'un enseignement de trois ans serait très court; et je dois dire que nous ne nous étions pas trompés. Maintenant que nos premiers étudiants de licence ont obtenu leurs diplômes, nous voyons que c'est très court, il y a toujours des lacunes dans telle ou telle matière. Moi, qui proviens des études littéraires, j'ai tendance à trouver qu'ils ne suivent pas suffisamment de cours en littérature. Mais je dois dire que la maîtrise de la langue est fortement liée à mon champ littéraire et que trois ans sont insuffisants pour des personnes qui ne parlent pas hongrois et dont l'arrière-plan culturel n'est pas lié à la Hongrie. Trois ans, c'est très peu pour pouvoir leur enseigner un sujet quelconque en hongrois; si on veut le faire, il faut baisser beaucoup le niveau de la langue. Mais nous avons adapté nos cours à cette circonstance. Tous ces étudiants qui ont fini les trois années continuent dans la filière, donc nous n'avons aucune régulation pour dire que seulement

quelques-uns ou les meilleurs licenciés sont autorisés à continuer ; tous ceux qui veulent poursuivre en master sont autorisés à le faire au sein de notre université, à l'exception des deux ou trois qui ont découvert qu'il ne s'agissait pas de leur sujet de prédilection. Les étudiants eux-mêmes ont le sentiment que ce n'est pas assez, qu'ils n'en savent pas assez sur la Hongrie ou suffisamment de littérature ou de langue hongroises pour s'arrêter au bout de trois ans.

Afin de vous donner une petite idée des proportions, nous avons chaque année entre 38 et 44 étudiants qui commencent à étudier, pour moitié l'hungarologie, pour moitié la finnologie, ce qui représente un bon équilibre. L'année dernière, 16 étudiants ont obtenu leurs diplômes, ce qui représente une assez belle demande. On peut certes critiquer Bologne, c'est mon cas dans une certaine mesure, mais pas dans ce cas précis: il fallait 12, 14 voire 16 semestres pour finir leurs études, et tout cela a beaucoup changé. J'ajoute qu'il y a déjà une différence par rapport à d'autres pays, puisqu'en Autriche nous avons déjà les taxes: les étudiants payent 370 uros par semestre. Avant, cela me révoltait aussi, je soutenais les manifestations, car l'Etat les empochait et les utilisait à sa guise, mais aujourd'hui, l'Etat les rend à l'université, donc cet argent contribue à la vie de l'université. Mais je défends toujours le vieux système selon lequel l'enseignement devrait être gratuit, car nous payons suffisamment d'impôts pour couvrir cela. Mais bon, 370 euros, ce n'est pas si énorme... En fait, ces 370 euros, et je l'entends souvent dire aux étudiants, les oblige à finir plus rapidement leur thèse pour ne pas avoir à payer un semestre supplémentaire. Donc d'un point de vue politique, les décideurs ont obtenu ce qu'ils voulaient, puisqu'ils voulaient que les gens sortent de l'université rapidement. Là encore, ce n'est pas mon idéal, de faire quitter aux gens l'université aussi vite que possible. Ils devraient y rester encore quelques années pour pouvoir travailler dans la recherche, par exemple. Voilà donc la situation à Vienne. Voilà ce que nous essayons de faire, malgré le fait que nous ne pouvons survivre seuls, ainsi que H. Fischer l'a rappelé. Nous avons 9 employés fixes, nous sommes 4 professeurs, nous offrons tous les niveaux sans examen, nous avons des lecteurs sur n'importe quel sujet, et les étudiants peuvent même choisir, s'ils sont intéressés par la littérature ancienne, ou moderne, ils ont le choix. C'est une situation vraiment exceptionnelle en Europe, et je ne suis pas sûre que cela durera. Mais nous sommes en pleine croissance, nous avons même un professeur en littérature finnoise aussi, alors nous ne déclinons pas.

Ce que nous essayons de mettre en place maintenant, malgré le fait que nous ne pouvons pas survivre seuls, c'est un réseau européen au niveau master, intitulé : "études hongroises avancées dans un environnement multiculturel". Nous avons présenté ce projet deux fois à Bruxelles. Centré autour de Vienne, il y a sept universités qui y participent : Bratislava, Kolozsvár, Sofia, et trois universités hongroises : ELTE, Debrecen et Szeged, malheureusement pas Hambourg, que nous aurions désiré comme partenaire, et les deux projets ont été rejetés par Bruxelles. Je n'ai pas compris cette politique alors, et pas davantage maintenant. Lorsqu'on présente un projet, on est évalué et on vous donne les raisons du rejet. Or nous avons répondu exactement aux points qui étaient négatifs, mais lors de la deuxième évaluation, on avait changé d'évaluateurs, qui nous ont reproché l'absence de points que nous avions dans notre premier projet ! Personnellement, je n'ai aucune



confiance en Bruxelles. Je dois dire que le projet était très bon : aux côtés du hongrois, l'introduction d'une deuxième langue du bassin carpatique - slovaque, roumain ou même rom - était une très bonne idée. Je n'en dirai pas plus, je peux vous imprimer nos déclarations, pour que vous ayez une idée plus précise; quoi qu'il en soit, il a été rejeté. Ma conclusion à cette décision de Bruxelles, c'est que si l'on veut faire quelque chose, et nous représentons ici plusieurs institutions européennes, nous devons en réalité faire sans Bruxelles. Certes, Bruxelles existe, mais nous devons compter avant tout sur nous-mêmes, sur nos coopérations, sur nos relations, qui durent depuis bien plus longtemps que notre appartenance à l'Union européenne. Ce que nous devons faire, c'est d'établir des contacts plus étroits, comme dans Socrate et CEEPUS. C'est aussi Bruxelles, mais vous êtes libres d'organiser les études dans ce cadre. Vous comptez sur des professeurs invités, sur la mobilité enseignante, elle est très utile, car nous pouvons appeler des experts à Vienne, puisque nous ne pouvons pas couvrir tous les sujets, nous ne sommes que neuf personnes. C'est ce que je voulais vous dire : nous devons compter sur notre petit réseau et travailler en son sein; certes, notre université nous obligera toujours d'envoyer des projets à Bruxelles et d'instituer cette coopération, mais nous, à Vienne, nous sommes assez déçus après cette expérience. Certes, nous sommes encore ouverts à toute proposition, mais je pense que la façon de créer des diplômes conjoints est plus facile que de créer des cursus communs, c'est une meilleure solution. Nous souhaitons toujours coopérer, mais pas à une grande échelle, à une petite échelle et en maintenant le contact entre nous.

### Gyöngyvér Völgyes

Je suis très mal placée actuellement parce que finalement je me vois dans un rôle qui ne m'est pas alloué donc finalement je ne suis pas mandatée pour vous dire que l'état hongrois va faire ceci, cela et va allouer une personne à cette activité. Ma présence s'explique d'une façon assez simple c'est que j'étais assez longtemps dans la formation supérieure, pas dans les études hongroises mais dans les études françaises et j'ai fait un peu l'inverse de ce que vous faites. Entre autre, j'ai créé une filière francophone en Hongrie à l'époque et elle est toujours vivante, il y a toujours un double diplôme franco-hongrois. Toute la formation se passe en français et donc j'en suis un petit peu fière mais après un certain temps j'ai déserté le métier. J'ai changé de cap et je suis entrée dans une autre administration, toujours dans le service public pour être fidèle quand même à quelque chose et donc je sers mon pays au Ministère des Affaires étrangères. Dans un département qui ne possède pas la clé de la caisse, c'est-à-dire que je ne peux pas vous apporter de financement. Je peux peut-être vous apporter quelques réflexions qui sont les miennes et non pas de mon ministère.

Alors tout d'abord je vous dirai que je considère que nous sommes en présence d'une nouvelle donne, tout aussi bien en Hongrie qu'en Europe dans laquelle les études hongroises évoluent et leur capacité d'adaptation jouera un rôle important dans l'avenir. Je considère qu'elles doivent faire état de cette nouvelle donne de ce début de siècle, elles doivent refléter le nouveau contexte doublement historique dans lequel se trouve la Hongrie actuellement. La Hongrie a réalisé

récemment deux grands coups, deux grands tours qui ont complètement changé ses coordonnées pour l'avenir, d'une part le changement démocratique, d'autre part son adhésion à l'Union européenne. C'est dans ce contexte historiquement nouveau, par rapport à celui qui a vu naître les études hongroises avant la guerre, que ces dernières doivent accompagner l'évolution du pays sur le chemin quelque fois accidenté. Ceci peut permettre de mieux comprendre et faire mieux comprendre la nouvelle donne, se pencher plus sur le présent pour mieux participer et faire comprendre l'avenir. C'est dire aussi que s'ouvrira, s'étendra plus largement la palette des disciplines traditionnellement entrant sous le terme d'études hongroises. Pour être juste évoquons quand même les mots du professeur Köpeczi prononcés en 82 dans un programme télévisé, dans une table ronde télévisée à laquelle il a parlé d'une équipe de chercheurs, des équipes hongroises qui sont réunies à l'époque 1935 autour de la revue "Magyarságtudomány". Je cite M. Köpeczi qui a parlé hongrois : Cette équipe avait l'aspiration de faire le lien entre les faits spirituels et culturels avec les questions de l'économie et de la société. Donc elle était caractérisée à la fois par une sensibilité sociale, à l'histoire, la recherche de la particularité et de la spécialité. Pour ce qui est de la palette large de disciplines ce congrès rassure tout un chacun, la gamme spectaculaire de cet échantillon d'études hongroises présentée sous nos yeux est extrêmement prometteuse pour l'avenir des études hongroises. Je saisis cette occasion pour féliciter les organisateurs et les intervenants de ce congrès. Je ne voudrais pas prendre position dans le débat soulevé de temps à autre concernant la question de savoir qui est sensé faire des études hongroises. La question a dernièrement été soulevée dans Europai Utas dans le débat. La réponse à cette question en cache une autre, notamment la question de base, la définition de la notion des études hongroises. Mais si nous rapprochons cette notion de l'interprétation proche de l'anthropologie culturelle, je serais tentée de dire avec le président Tuomo, président de votre association, qu'elles doivent être faites par des étrangers, ces derniers ayant le recul nécessaire pour pouvoir donner une image valable sur la Hongrie et sur les Hongrois. De ce fait, ils sont plus à même de nous montrer le reflet, l'impression que nous provoquons dans le milieu plus large, dans une autre culture, il s'entend que ce reflet ne va pas être identique d'une culture à l'autre. Il portera les traces du regard qui le perçoit, mais les études hongroises dépassent à mon sens largement les limites de l'anthropologie culturelle et c'est dans ce paysage scientifique très varié et large qu'il convient de voir comment il est possible pour les études hongroises d'évoluer dans un monde qui évolue à son tour quelque fois à l'encontre des aspirations des acteurs de ces études.

Quelques mots sur le contexte éducatif quoique les deux collègues de Hambourg et de Vienne ont donné une image tout à fait encourageante des études hongroises en Allemagne et en Autriche, je dirai quand même ces quelques mots d'introduction, vous savez mieux que moi comment le système européen des études supérieures issu du processus de Bologne a redessiné le contexte, le contour et le contenu des programmes en reléguant à un autre niveau la spécialisation coupant l'herbe sous les pieds des licences d'études hongroises. Donc, conséquence inéluctable, diminuer considérablement les effectifs potentiels, un rétrécissement en amont qui conduit à un rétrécissement en aval. Permettez-moi de partager avec vous quelques issues qui se dessinent devant nos yeux, dans cette situation des études

hongroises dans les universités. Il me semble qu'une double ouverture serait peut-être à considérer. Ouverture thématique de ces études vers la pluridisciplinarité et encore plus large ouverture géographique vers des études régionales d'Europe centrale et orientale. Les deux me semblent possibles par le biais de la coopération multiple inter-institutionnelle, nationale, régionale, internationale donc franco-hongroise bien sûr. Il y a de multiples conditions à ce sujet, tout d'abord maintenir ce que vous développez dans le pays d'accueil, l'intérêt et la sympathie du pays donc de la Hongrie pour assurer la curiosité du pays d'accueil donc créer une ambiance favorable, faire passer le message que la Hongrie souhaite communiquer dans les pays d'accueil. Ici la tâche des attachés culturels est indiscutable, à laquelle j'ajoute leur activité de formation linguistique qui augmente le public, l'effectif potentiel d'entrer dans ces formations et ces instituts culturels peuvent jouer un rôle de médiateur entre les différentes instances surtout internationales, peuvent débayer le chemin devant les coopérations. Développer cette curiosité dans le système éducatif vers l'amont c'est-à-dire dans le secondaire. Je ne peux pas vous cacher à quel point je suis heureuse d'apprendre que le prestigieux Lycée international de St Germain en Laye, plutôt les parents d'élèves de ce lycée font l'impossible pour lancer une formation d'une filière hongroise dans cet établissement. Donc tout le monde qui est là, j'espère qu'en entendant cette nouvelle fera de son mieux s'il le peut pour encourager cette idée parce que quand il y a de jeunes bacheliers, au niveau universitaire, qui sont déjà porteurs du virus du hongrois, nous avons toute chance d'avoir des étudiants en licence et en maîtrise que dans le cas inverse. Et en tout cas St Germain en Laye est un établissement majeur. Intégrer dans les programmes des licences des modules d'Europe centrale dont les modules sur la Hongrie bien sûr, ceci augmentera le potentiel en élargissant le sujet. On peut intégrer toute personne intéressée dans les programmes peut-être. Réfléchir en terme de centre d'excellence à partir du niveau de maîtrise, master, avec la spécialisation aux études hongroises ou d'Europe centrale ou les deux par le biais de la population des centres français, Paris III, l'INALCO et les autres universités françaises, de toute la formation supérieure. Créer des coopérations régionales européennes dans deux contextes par exemple dans le monde des pays d'expression latine, c'est-à-dire les universités de Madrid, d'Espagne, d'Italie pour plus facilement échanger des étudiants et des professeurs d'autre culture.

Sixième point, et c'est une information que je vous cite ici, j'ai entendu hier au dîner que le Centre prendre contact avec les lycées de la région parisienne et peut-être même d'Ile de France pour attirer l'attention des jeunes bacheliers, à la possibilité de formation par Paris III d'études hongroises. Il ne faut pas être trop réticents à ces procédés de marketing que d'autres écoles pratiquent pour amadouer les étudiants potentiels.

### **Tonu Seilenthal**

Tudatos választásom volt, hogy magyarul szólok fel, két okból is: az egyiket Monok István elmondta, mely szerint nem lehet hungarológiát művelni anélkül, hogy legalább olvasni és érteni tudjon az ember magyarul. A másik pedig hogy több, mint két éve a magyar nyelv ugyanúgy, mint az észt az EU hivatalos

nyelve és minden EU állampolgárnak joga van minden EU területen ezt a nyelvet használni...

Nagyon rövid szeretnék maradni, röviden három dologról szólnék néhány mondatot. Elsőként a háttérrel: milyen is a magyar nyelv észtországi helyzete, másodikként a hungarológia fogalmáról, harmadikként pedig a bolognai rendszerről.

Én talán a konferencia legtávolabbi résztvevője vagyok, légvonalban kb. 1700 km-re fekszik innen Tartu városa. Észtországban majdnem létező magyar diaszpóra van, de mindenképpen van politikai emigráció: a kárpátaljai magyarok, akkori fiatalok, akik az ötvenes évek végén, a hatvanas évek elején menekültek Kárpátaljáról nyelvpolitikai okok miatt – így lehet mondani – Tartuba.

Ungvárott vagy Kijevben nem lehetett felvételizni magyar nyelven, mivel minden karon felvételit kellett írni – Tartuban pedig lehetséges volt magyarul is, ezért oda jöttek. Ez az úgynevezett politikai emigráció a legerősebb 1989-ben volt, az akkori népszámlálás szerint 249 magyar élt Észtországban. Közülük a rendszerváltozás után többen visszaköltöztek Kárpátaljára, vagy Magyarországra mentek dolgozni – és persze voltak, akik a túlvilágra költöztek tőlünk: kb. 60-70 magyar ember él még közülük Észtországban. Rajtuk kívül új magyarok érkeztek, fiatalok, akik az utóbbi években jöttek főleg a magyar borkereskedelemmel kapcsolatban, kb. ötvenen. Büszkén mondhatom, hogy Tartuban nagyon népszerű a világ legészakibb lángossütője is. A jelenlegi helyzet szerint tehát kb. 100 magyarjú ember él Észtországban, plusz száz-kétszáz magyarul is tudó ember.

Mit jelent Észtországban hungarológusnak lenni? Én azt mondom: nem elég hungarológusnak, hungarophilusnak is kell lenni, mert mindenben segítséget is kell nyújtani: ha közeledik Sólyom László államelnök látogatása, akkor munkában kell lenni éjjel kettőkor is, várni, hogy mikor jön, a pohárköszöntőnek szépen kinyomtatva kell rendelkezésre állnia a vacsoraasztalnál, stb. Vagy például most novemberben négy neves magyar író látogatott Tartuba egy hétre, és sikerült megoldani, hogy az észti rádióban naponta volt félórás irodalmi műsor, ahol felolvasták ezeknek az íróknak a novelláit. Tudni kell, hogy amit pénteken felolvastak, annak szerdán még nem volt kész a fordítása: ez azt jelenti tehát, hogy Észtországban mindennel kell foglalkozni, bármikor telefonálhatnak, hogyan kell kiejteni Selye János nevét, stb.

Most néhány gondolat arról, hogy én hogyan vélekedem a hungarológia fogalmáról. Az előző hozzászóló már említette az *Európai utas*-ban megjelenő kerekasztal-beszélgetést, és ebben a beszélgetésben Fazekas Tiborc hamburgi kollégám azt mondta, hogy a hungarológia fogalma elsősorban külföldi kontextusban értendő. Furcsa volt ez a kerekasztal-beszélgetés, mert 9:1 volt a résztvevők aránya, egyetlen nem magyar volt közöttük. Az ő szavait idézném röviden: „A hungarológia leginkább az, amit a külföldiek végeznek, lényege a kultúrák találkozása. Amikor magyarok beszélnek erről, épp a lényeg hiányzik: a kultúrák közti találkozás.” Kemény szavak, ugye?... Szerintem nem létezik az egységes hungarológia fogalma és nem is lehet létrehozni. Teljesen más Hamburgban, Bécsben, Tartuban, stb. Egységes fogalmat keresni olyan, mint fekete macskát keresni egy sötét szobában. Szerintem posztmodern módon kell



gondolkodni, hogy minden, amit hungarológiának nevezünk, az hungarológia, mert nagyon nehéz a határokat megvonni. Ezt igazolja például néhány szakdolgozat témája, amelyeket nálunk írtak: a tiszai szennyeződésről írt egy hallgatónk, akinek fő szakja környezetvédelem volt, de írtak még Puskás Ferenc életéről, Orbán Viktor 2002-es beszédeiről, stb. Szerintünk ez mind a hungarológia körébe tartozik.

Végezetül pedig néhány mondat a bolognai 3+2-es rendszerről. Ez szerintem egyfajta „Prokrusztész ágya”, ahová minket befektettek: ott vagyunk, és nem lehet eldönteni, hogy kinek a fejét, kinek a lábát vágják le. Az biztos, hogy levágták, nem húzták hosszabbra... Mi hogyan tudtunk boldogulni? Az észt rektori tanács döntése alapján nagyon gyorsan áttértünk az új rendszerre, és fél év alatt kellett az új tanterveket összeállítani és el is kezdeni. Hogyan sikerült ez? Nálunk Tartuban a magyar oktatása 12 éve fő szakként folyik 1994 óta, hét évig tudtunk szerintünk jó tanterv szerint dolgozni és most ötödik éve az új rendszer van érvényben, amelyről nem akarom azt mondani, hogy teljesen rossz, de rossz... Ez van, ezt kell szeretni. A legjobb megoldás az volt, hogy a BA szinten együtt folyik az oktatás észt és finnugor nyelvtudomány szintjén, ez összesen 180 kredit; ebből 30 kredit a hungarológia, amelyből 6 kredit a BA szakdolgozat és 24 kredit tanítás. Ennek neve: „a hungarológia alapjai”. Van benne kezdő, haladó nyelvkurzus, bevezetés a magyar történelembe és irodalomba, országismeret és hungarológiai szeminárium és a szakdolgozat. Úgyhogy ez nagyon kevés, a diákok valamelyest el tudják sajátítani a magyar nyelvet, annyira, hogy valamit megértenek abból, amit körülöttük beszélnek. Utána két éves magiszteri képzés következik, ami egyszakos, összesen 120 kredit. Ez elvileg teljesen magyar nyelven folyik, az észtet csak kisegítő nyelvként használjuk: a diák diplomát kap, amelyben az áll, hogy észt és finnugor nyelvtudomány és zárójelben, hogy hungarológia. A tanulmányokat folytatni is lehet, nálunk négyéves doktori képzés is van. Ha minden jól megy, most végeznek tavasszal az első hallgatók MA szinten, hét lány. A posztgraduális képzés is hasonló, „uráli nyelvészet” a megnevezése, zárójelben szerepel a hungarológia: a lényeg tehát, hogy lehet hungarológiai témájú disszertációt is írni Tartuban. Jövő ősszel kezdődik a képzés.

Még egyszer köszönet a szervezőknek, hogy eljöhettek ide, nagyszerű konferencia volt és sok sikert kívánok a hungarológiai központnak itt Párizsban.

### **Version française de la communication**

C'est exprès que j'ai choisi de parler hongrois, pour deux raisons : la première en a été présentée par M. Monok qui vient de dire qu'il est impossible d'étudier la hungarologie sans comprendre et lire le hongrois, au moins. L'autre raison, c'est que depuis plus de deux ans, la langue hongroise – de même que l'estonien – est l'une des langues officielles de l'UE et les citoyens de l'UE ont le droit de parler hongrois partout en Europe...

Je voudrais parler, très brièvement, de trois choses : vous présenter, tout d'abord, la situation actuelle de la langue hongroise en Estonie, ensuite mes remarques sur la notion d'« hungarologie » et pour terminer, je vais parler du nouveau système LMD.

La ville de Tartu se trouve à quelque 1700 kilomètres d'ici, à vol d'oiseau, je suis donc probablement le participant venu du plus loin. En Estonie, il existe pratiquement une diaspora hongroise, et l'émigration politique existe : les hongrois subcarpathiques, jeunes à l'époque, ont quitté la Subcarpathie, partie de l'Union Soviétique, pour aller à Tartu, à la fin des années cinquante et au début des années soixante à cause des raisons de « politique linguistique ». C'est que chez eux et à Kiev il était impossible de passer un examen d'entrée à une université en hongrois, mais à Tartu, c'était possible. Cette « émigration politique » a été la plus forte en 1989 : d'après les statistiques du recensement de cette année-là, il y avait 249 hongrois en Estonie. Après les changements politiques au début des années 90, beaucoup d'entre eux sont rentrés en Subcarpathie ou sont partis travailler en Hongrie – et certains autres sont décédés : de nos jours, il reste à peu près 60-70 personnes de cette communauté qui vivent toujours en Estonie. A part eux, une cinquantaine d'autres hongrois, surtout des jeunes, sont arrivés en Estonie, le plus souvent pour des activités de commerce des vins hongrois. Je suis très fier de pouvoir vous annoncer que c'est à Tartu que se trouve le restaurant le plus nordique du monde, très populaire, où on peut manger des « lángos ». Maintenant, il y a donc une bonne centaine de hongrois qui vivent en Estonie et à peu près cent ou deux cents autres locuteurs de hongrois.

Comment est la vie d'un hungarologue en Estonie ? Il ne suffit pas d'être hungarologue, il faut aussi être hungarophile, car il est nécessaire d'être prêt à aider dans tous les domaines de la vie : par exemple quand la visite du président de la république, M. László Sólyom, approche, il faut travailler, même à deux heures du matin et attendre son arrivée ; pour la soirée organisée en son honneur, il faut que le texte imprimé du toast soit sur la table, etc. Ou bien, plus récemment, en novembre dernier, nous avons eu la visite de quatre écrivains hongrois bien connus, pour une semaine à Tartu. Heureusement pour nous, nous avons trouvé des moyens pour que la Radio estonienne consacre des émissions d'une demi-heure, pendant quelques jours, à ces écrivains où leurs récits ont été lus en estonien. Il est à savoir que les ouvrages destinés à l'émission de vendredi n'étaient pas encore traduits mercredi : en un mot, tout cela veut dire qu'en Estonie, il est nécessaire de faire tout ce qui concerne le hongrois, on peut nous appeler d'un moment à l'autre, par exemple pour nous demander la prononciation correcte du nom de M. János Selye, etc.

Je voudrais maintenant vous présenter quelques idées sur ma conception de la « hungarologie ». Le conférencier précédent a déjà parlé de la table ronde dans l'émission *Európai utas* 'Voyageur européen' ; au cours de cette discussion, mon collègue hambourgeois, M. Tiborc Fazekas, a dit que la notion d'« hungarologie » a toujours besoin d'un contexte étranger. La discussion en question était bizarre, car sur les dix participants, il n'y avait qu'un seul étranger, les autres locuteurs étaient tous hongrois. J'aimerais reprendre ses paroles : « La hungarologie est avant tout l'activité des étrangers, l'essentiel est la rencontre de plusieurs cultures. Quand il n'y a que des Hongrois qui parlent de cela, c'est justement l'essentiel qui manque : la rencontre des cultures. » Ce sont des propos durs, n'est-ce pas ?... A mon avis, la hungarologie unique n'existe pas : le terme veut dire tout autre chose à Hambourg, à Vienne, à Tartu, etc. Chercher une notion unique pour la hungarologie, c'est chercher un chat noir dans une chambre sans lumière. A mon avis, il faut adopter

une pensée postmoderne et dire que tout ce qu'on considère comme appartenant à la hungarologie, fait partie de la hungarologie : il est très difficile de tracer les limites. Pour justifier cette conception, je vous présente quelques sujets de mémoires de maîtrise : une étudiante en écologie a consacré son mémoire à la pollution de la rivière Tisza ; un autre étudiant a choisi comme sujet la vie de Ferenc Puskás et un troisième les discours de Viktor Orbán prononcés en 2002. Nous pensons que tout cela fait partie de la hungarologie.

Pour terminer, quelques phrases sur le nouveau système LMD. Je pense que c'est une sorte de « lit de Procuste » sur lequel nous avons été mis : nous sommes là et il est très difficile de décider si c'est la tête ou le pied qui a été coupé. Mais quelque chose a été coupé, c'est sûr, on n'a rien rallongé... Comment pouvons-nous nous débrouiller ? Nous avons très vite passé au nouveau système après la décision du conseil des présidents des universités estoniennes : en six mois, nous avons préparé les nouvelles maquettes et nous avons même commencé à enseigner d'après les nouvelles directives. Comment cela s'est passé ? Chez nous, à Tartu, on enseigne le hongrois en tant que spécialité autonome depuis 1994, c'est-à-dire 12 ans. Pendant 7 ans, nous avons suivi des principes très élaborés – mais depuis 5 ans, nous travaillons selon le nouveau système. Je ne veux pas dire que c'est mal fait – mais ce n'est pas très bien non plus... Mais il faut accepter cela, nous n'avons pas le choix. La meilleure solution était de proposer un enseignement commun au niveau de la linguistique estonienne et finno-ougrienne ; cela veut dire 180 ECTS au total, dont 30 viennent de la hungarologie : la valeur du mémoire est de 6 ECTS et l'enseignement donne le reste, c'est-à-dire 24. Le nom de la formation : « les fondements de la hungarologie ». On y trouve des cours de langue (niveau débutant et avancé) et aussi une introduction à l'histoire de la Hongrie, une introduction à la littérature hongroise, un cours de civilisation, un séminaire de hungarologie et le mémoire. A vrai dire, c'est peu : cela permet aux étudiants d'apprendre les bases du hongrois, ils sont capables de comprendre l'essentiel lors d'une conversation quotidienne. Ensuite, c'est le tour d'un master de deux ans qui est une spécialité autonome avec 120 ECTS au total. La langue des cours est bien le hongrois, l'estonien n'est qu'une langue auxiliaire. A la fin de ses études, l'étudiant aura un diplôme de « linguistique estonienne et finno-ougrienne » avec la mention « hungarologie » – qui apparaît entre parenthèses. Les étudiants peuvent continuer leurs études même au-delà du master : nous avons également une formation doctorale de 4 ans. Si tout va bien, les premières étudiantes (elles sont 7) vont terminer leurs études en master à la fin de l'année académique en cours. Le nom des études postgraduelles est pareil : « linguistique ouralienne » avec la mention « hungarologie » entre parenthèses. L'essentiel, c'est qu'il est possible d'obtenir un doctorat en hungarologie à Tartu. La formation doctorale commence en septembre 2007.

Je voudrais remercier encore une fois les organisateurs de m'avoir invité à ce colloque vraiment remarquable et je souhaite beaucoup de succès au centre hongrois à Paris.